

# Terre noyée

## 1. L'Élite

Iléana Métivier

Couverture : Mylène Ormerod et Iléana  
Métivier

[www.ileana-metivier-auteur.com](http://www.ileana-metivier-auteur.com)

Image de Stefan Keller, libre de droit sur Pixabay.  
Polices « Maiandra GT » ; « Akbaal » de Patricia  
Pelaez ; « Skrawk » de Missy Meyer.  
Numéro copyright **00053947-2**, sur [copyrightdepot.com](http://copyrightdepot.com)  
Dépôt légal : Octobre 2020.  
ISBN : 978-2-9562297-9-7  
EAN : 9782956229797  
Prix TTC : 12€99  
Ce livre a été publié sur KDP.

« Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies et reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants des Codes de la propriété intellectuelle. »

*Pour mon Gang de Moineaux,  
Mylène, Gaëlle, Cindy et Amélie,  
Merci les filles !*



*Panem et circenses.*

Du pain et des jeux.

Juvénal



# Prologue

L'eau jaillit, effleura le ciel en un puissant geyser.

Enfin, la puissance tapie sous la croûte terrestre s'exprimait, grandiose, cauchemardesque dans sa promesse de destruction massive. Une multitude de gouttelettes s'envola sur des mètres alentour, retombant en une fine pluie colorée. La magie du soleil et de l'eau combinée. Chaque couleur de cet éphémère arc-en-ciel resplendissait avant de mourir.

Partout autour du monde, des phénomènes semblables se produisirent à quelques secondes d'intervalle. Océans Atlantique, Pacifique, Austral, mer des Caraïbes... Les scientifiques s'alarmèrent, les lieux d'apparition de ces jets monstrueux ne laissaient planer aucun doute : les failles des plaques tectoniques, déjà très (trop) actives ces deux dernières années, leur jouaient un tour inédit.

L'alerte aux tsunamis ne changea pas grand-chose pour les êtres encore vivants. Les vagues, puissances effroyables, fracassèrent tout sur leur passage, sans distinction aucune ; les troncs centenaires, les os de quelques semaines, les pierres taillées et assemblées depuis des siècles... pour terminer leur course au pied des monts les plus hauts, ravageant les dernières cultures.

Contrairement aux scénarios précédents, l'eau ne se retira pas. Inexorablement, le niveau continua à grimper. Les populations décimées escaladèrent les parois plus ou moins abruptes, poursuivies par ce qui semblait être le dernier des maux de l'Apocalypse du XXI<sup>e</sup> siècle. Les cadavres flottèrent dans un enchevêtrement de bois et de câbles électriques avant de sombrer, happés par la lourdeur de leur chair imbibée ou par l'un de ces énormes poissons préhistoriques des fonds marins, devenus maîtres de cette nouvelle ère. L'eau, source de vie, léchait les talons des plus faibles, guerrière vengeresse et mortelle de la planète souillée par la bêtise et l'indifférence humaines. Une poignée d'êtres, les plus forts ou les plus solidaires, survécurent.

Les Grandes Catastrophes avaient nettoyé la Terre, remettant l'humain à sa simple place d'espèce faisant partie d'un grand tout.



# Chapitre 1

— Annaëlle, ma puce, c'est l'heure de te lever...

— Je sais, maman, soufflai-je, déjà exaspérée par sa voix douce.

J'enfouis mon visage dans mon matelas et rabattis l'oreiller moelleux par-dessus. Un minuscule tunnel acheminait l'air jusqu'à mon nez, c'était suffisant.

La porte se referma, silencieuse, car assourdie par les graines et les copeaux formant le rembourrage de mon coussin. Vingt et un ans. Vingt et un ans, et ma maman continuait de me réveiller tous les matins comme si mon propre réveil ne fonctionnait pas.

Six ans que je lui expliquais mon besoin d'autonomie. Sa réponse : « Mais tu as des années devant toi avant de devenir adulte... Tu es une enfant, ma puce. » Le tout accompagné de son regard brun de peluche en manque d'amour.

J'enrageais. Peut-être plus encore aujourd'hui, alors que je sentais mes hormones bouillonner, signe annonciateur de l'arrivée prochaine de mes règles. Je repoussai ma couette, mon oreiller et me levai. En deux pas, je me tins face à mon armoire, attrapai un pantalon de toile grossière aux coutures bariolées et un tee-shirt blanc arborant quelques carrés de tissu coloré cousus main.

Je customisais mes vêtements depuis des années. Depuis que, vers treize ans, j'en avais eu ras les couettes de suivre la mode aveuglément comme mes petits camarades. Une histoire de soutien-gorge par-dessus le sweat... Une idée du ministère de la Culture et de l'Urbanisation !

Oui, dans notre chère Capitalia-la-Survivante, nous en étions à ce stade : la culture de l'esprit et l'urbanisme étaient gérés par la même personne. C'est dire à quel point notre vie s'avérait dictée, formant des angles aussi droits que ceux de nos rues pailletées impeccables.

Ça ne semblait pas gêner les autres, mes parents, mes profs ou mes camarades. Que la majorité régresse régulièrement d'un an ne choquait pas. Nous faire livrer les ingrédients et suivre sagement la recette du jour proposée à la télévision ne révélait aucun problème. Qu'un individu passe près de la moitié de sa vie cocooné chez ses parents ne titillait personne. Sauf moi, apparemment. Je soupirai de lassitude en m'engageant dans les escaliers. Encore une journée qui démarrait avec les mêmes pensées maussades.

— Annaëlle, ma puce, ton petit-déjeuner est prêt.

— Merci, répondis-je plus sèchement que voulu.

J'ignorai le bol de céréales préparé avec soin par ma mère et me servis un mug de tisane. Une boule

habituelle de tristesse m'enserra la trachée, et la gorgée chaude et amère du breuvage n'y changea rien.

Parfois, je capitulais. Je lui souriais en avalant mon muesli au yaourt, son regard s'illuminait de joie, d'amour, et certainement de soulagement. Pour une fois, une rare fois, je me comportais comme l'enfant que j'étais censée être. Dans ce cas-là, elle faisait un effort elle aussi en renonçant à m'accompagner à l'école.

Mais la majeure partie du temps, la journée commençait ainsi : je lui grognais de me laisser me réveiller seule, j'ignorais son petit-déjeuner pour me préparer le mien, seule. Je m'enfermais dans la salle de bains pour éviter qu'elle ne me coiffe. Je l'esquivais, par tous les moyens possibles et imaginables, quitte à escalader le grillage ceignant notre minuscule jardin côté salon, pour me rendre en cours, seule. Ce semblant d'indépendance arraché dans la peine et la douleur me brisait le cœur, mais toutes mes tentatives de discussion se soldaient par un échec et des pleurs.

J'ébouriffai mes cheveux courts avec de l'eau, m'en passai une bonne quantité sur le visage et la nuque, puis plongeai ma tête dans ma serviette douce.

— Ma princesse, tu vas être en retard, susurra mon père en grattant la porte de la salle de bain.

Je fermai les paupières avec force. Je ne supporterai pas de vivre encore quatre ans (si le

gouvernement ne repoussait pas la majorité) dans cette prison dorée. Je me détachai de ma serviette et attrapai une paire de boucles d'oreilles en forme de vagues finement ciselées. Je refusais de croiser à nouveau mon reflet dans le miroir. Mes lèvres joliment dessinées, mais à la moue dure et dégoûtée ne convenaient pas à une jeune fille de vingt et un ans, censée pétiller de vie. Pareil pour les trois rides creusant mon front, que je tenais de mon père, signe d'inquiétude ou de colère.

— Ma princesse, tu m'as entendu ?

J'ouvris la porte à la volée et levai le regard pour le planter dans celui de mon géniteur.

— J'ai appris à lire l'heure à dix ans. Je n'ai pas besoin de toi pour me chaperonner, Jo.

Il détestait que je l'appelle par son prénom. Il accusa le coup de ma voix glaciale et de cette marque de désaffection (selon son interprétation) en reculant d'un pas. Il heurta la porte de ma chambre, juste en face de celle de la salle de bain, et j'en profitai pour dévaler les escaliers menant au rez-de-chaussée. Je fonçai à gauche, traversai la cuisine en coup de vent, attrapai ma tablette posée sur le guéridon près de l'entrée et claquai la porte. Ma mère n'avait pas même eu le temps de s'essuyer les mains dans son torchon que je me trouvais déjà à l'autre bout de l'allée. Encore quelques foulées, deux rues, et enfin, j'arrivais près du buisson qui cachait une minuscule ruelle. Le lieu qui avait bouleversé ma vie.

Les pavés grisâtres, au lieu de l'agglomérat habituel saupoudré de paillettes, m'apaisèrent. Je me redressai en époussetant ma tenue, je me salissais systématiquement en me fauilant entre le buisson et le mur de la maison rénovée, mais toujours fermée. L'imposant panneau publicitaire, fixé aux façades de part et d'autre, m'obligeait à baisser la tête, au risque d'arborer une belle bosse pendant plusieurs jours (ce qui m'arrivait encore de temps en temps.)

Je relevai le visage et inspirai profondément pour calmer ma respiration saccadée par la course. Derrière moi, l'arbuste et le panneau publicitaire me protégeaient de la vue des passants. Face à moi, un second bosquet clôturait la ruelle de cinq mètres. Derrière se trouvait la rue desservant mon lycée, bondée à cette heure-ci.

Ce passage restait sombre, la faute au soleil bas de ce début d'automne et aux deux parois défraîchies. Celle de droite abritait l'antre du directeur de mon lycée, une maison banale typique de la capitale : deux niveaux, les chambres et la salle d'eau au premier, les pièces à vivre au rez-de-chaussée.

Celle de gauche, en revanche, titillait sérieusement ma curiosité parce qu'elle atteignait une hauteur de trois étages. À Capitalia, pic du mont Blanc devenu île après les Grandes Catastrophes, nous ne bâtissons pas de demeures aussi hautes, nos imprimantes 3D ne possédaient pas cette capacité. De plus, les volets

restaient toujours clos et la seule et unique fenêtre qui n'en possédait pas se trouvait à ma hauteur, crasseuse et recouverte de l'intérieur. Sans parler des vieux barreaux rouillés et de la population d'araignées grouillant sur le cadre extérieur. Un peu glauque, je l'admettais.

Quelques années plus tôt, je m'étais accroupie devant l'école pour relacer ma basket. En relevant la tête, j'avais aperçu au niveau des racines du bosquet une paire de jambes dans un pantalon moutarde. Une immense bouffée d'intérêt m'avait alors envahie. Capitalia était si droite, construite avec une telle précision depuis cent ans que la présence d'un... passage secret (?) m'avait ébahie. Instantanément, j'avais su que je tenais là une cachette imparable pour échapper à mon pot de colle de mère. Dès le lendemain matin, je m'étais faufilée hors de chez moi et avais couru à en perdre haleine jusqu'ici.

Lentement, j'esquissai un pas. J'adorais la sensation des pavés inégaux sous mes semelles fines. Dans mon quotidien, tout était lisse. Sans relief. Sans vie, malgré les paillettes extraites de la montagne et mélangées à l'agglomérat fabriqué par les imprimantes 3D.

Je dépassai la fenêtre lugubre et, lentement, comme ce matin-là au premier jour de ma découverte de la ruelle, je laissai mes doigts glisser sur le petit papier collé au mur de gauche. Mis à part pour le Magazine des Pubs, ce matériau n'était plus fabriqué depuis très, très

longtemps. La gratitude me submergea tel un tsunami des Grandes Catastrophes et les larmes envahirent mes yeux, poussées par cette vague puissante. Du bout de l'index, je suivis les lettres noires sur fond jaune (comme le pantalon de l'inconnu.)

*Si vous lisez ces lignes, vous vous promenez hors des sentiers battus.*

*La Librairie, 5 rue de l'Amour, est faite pour vous...*

À l'époque, j'avais été instantanément persuadée que la paire de jambes l'avait affichée ici. Une seconde vague de curiosité m'avait poussée à me promettre de revisiter ce magasin. Dans ce lieu, chaque jeudi, le Magazine de Pubs s'y distribuait à tout-va. Quelle surprise « hors des sentiers battus » m'y attendait donc ?

Je souris en me visualisant, adolescente, pousser la porte carillonnante et découvrir un univers subjuguant de beauté et de possibles.

La sonnerie du lycée m'éjecta hors du plus beau souvenir de ma vie. Je poursuivis mon chemin dans la

ruelle en quelques enjambées souples et glissai un coup d'œil du mieux que je pus à travers le feuillage dense du buis. Plusieurs parents se tenaient à deux ou trois mètres, le dos tourné, occupés à adresser des signes d'au revoir à leur progéniture. Je me faufilai agilement, rodée par des années de pratique, bien que je n'emprunte pas la traverse tous les jours par peur de me faire repérer.

Je bousculai la petite foule et m'engouffrai par le portail sur le point d'être refermé par une professeure. Le troupeau de mes camarades aussi stupides que des moutons bouchonnait les couloirs. Même leurs conversations insipides formaient un brouhaha ressemblant à s'y méprendre à celui des ovidés.

— Pardon, marmonnai-je en bousculant un garçon châtain d'une quinzaine de centimètres de plus que moi, soit un bon mètre quatre-vingt.

— Pas de souci, Annaëlle, répondit-il.

Je me retournai brièvement pour identifier celui qui connaissait mon prénom alors que je n'avais pas un ami. Je captai un regard bleu pâle amical, puis la foule m'éloigna. Max Tiegni était dans ma classe au collège et il restait une des rares personnes avec qui j'avais, de temps en temps, partagé un regard de lassitude face à la bêtise des autres élèves. Incapables de comprendre la moindre consigne, ils commençaient à me taper sérieusement sur le système. Max semblait de mon avis, jusqu'à ce que les hormones débarquent et l'abrutissent.



Le destin avait fait le reste, notre passage en secondaire à l'âge de dix-sept ans nous avait éloignés.

La sonnerie de la dernière demi-heure de cours résonna dans les salles immaculées. Enfin. J'avais eu le temps d'effectuer l'unique exercice de mathématiques en huit minutes précisément (au lieu de trente.) Madame Layori, prévoyante, m'en avait préparé un second.

Je m'ennuyais ferme, *L'insoutenable légèreté de l'être* de Milan Kundera reposait sur ma tablette. Je l'avais récupéré chez moi entre midi et deux et terminé durant la récréation précédente. Je bondis de ma chaise et me retrouvai dans le couloir aéré avant tous les autres. J'adressai un signe de la main à ma prof et m'engageai vers la sortie, prête à affronter ma mère une nouvelle fois.

Elle me sourit timidement, mais n'approcha pas. La tristesse me submergea. Elle souffrait autant, peut-être même plus que moi, de mon besoin d'indépendance. Les Réunions Parentales à l'Université des Sciences du Ménage, deux fois par mois, n'y avaient rien changé. Et les conseils d'éducation des autres parents ne fonctionnaient pas. Je m'entêtais à grandir, à devenir mature et responsable plus vite que les jeunes de mon âge.

— Comment s'est passé ton après-midi, ma puce ?

— Bien, merci. Pas grand-chose de nouveau à te raconter, tu sais. Et toi ? demandai-je en lui emboîtant le pas.

— Il y a un nouveau spot publicitaire à la télé, ce tapis de gym m'a vraiment l'air excellent. Il est rembourré au niveau des mains et des genoux, très pratique lors des étirements.

Je hochai la tête, peinant à masquer mon dégoût. Quand se rendrait-elle compte que ces gadgets ne l'aideraient pas à remplir le gouffre que son mode de vie creusait en elle ? Acheter à outrance et se laisser bercer par les pubs à longueur de journée ne poussaient pas à la création et à l'épanouissement. C'était en tout cas mon constat : depuis que je customisais mes vêtements et lisais, je me sentais de plus en plus vive d'esprit, éveillée à mon environnement. Ces sentiments contrebalançaient la peine née de mon manque de vie sociale. J'aurais aimé échanger des idées, converser avec des amis des heures entières. J'aurais aimé qu'un garçon me prenne enfin dans ses bras pour déposer un baiser sur mes lèvres. Mais non, je ne pouvais pas me contenter d'évoquer la dernière tendance mode ou ce nouveau tapis de gymnastique révolutionnaire. Je ne me contenterais jamais de ça. Jamais. C'était une promesse.

— Maman, interpellai-je en arrivant à un croisement. Je passe à la librairie d'Andrew avant de rentrer à la maison.

Ses yeux chocolat se posèrent sur l'antique objet de papier entre mes mains tandis que ses lèvres bien dessinées, que je tenais d'elle, se pincèrent. Elle jeta un coup d'œil autour de nous et s'approcha d'un pas pour que les autres parents n'entendent pas ses paroles.

— Tu devrais côtoyer des gens de ton âge, Annaëlle. Ton père et moi...

— Je sais, coupai-je. Sauf que les gens de mon âge sont tous des imbéciles. Je suis mieux avec Andrew, même s'il a une quarantaine d'années.

*Et aussi avec les personnages fictifs des romans qu'il me prête, songeai-je amèrement.*

— Je rentre pour le dîner, à tout à l'heure.

Je tournai les talons et la plantai là, pantoise. Chacune de ses remarques me blessait, remuait le couteau dans ces plaies qui ne cicatrisaient pas. J'étais différente, oui. Et parfois, comme à cet instant précis, j'avais l'impression que je finirais ma vie en solitaire.



## Chapitre 2

Les strass des rues reflétaient le soleil bas de cette fin d'après-midi, m'aveuglant à chaque pas. La librairie se situait à une dizaine de minutes du lycée, juste le temps pour moi de décompresser de la discussion épineuse avec ma mère. Ici, tout le monde marchait et aimait cela. Plus aucun moyen de transport n'existait, sauf quelques voiturettes de livraison fonctionnant au biocarburant ou à l'éolienne lorsque le temps le permettait. Sur une île de quelques kilomètres carrés, qui en aurait eu besoin de toute façon ? Et puis, hors de question de polluer la planète, les Grandes Catastrophes de 2082, un siècle plus tôt, nous avaient bien fait comprendre que la Terre ne pouvait être simplement considérée comme une mine de ressources intarissables. Elle vivait. Et comme tout être vivant, elle possédait un instinct de survie colossal. Elle nous avait remis à notre place d'invités, de simple espèce qu'elle accueillait sur son ventre dodu et maternel, à condition de ne pas lui faire de mal.

La vitrine de verre exposait déjà le décor du prochain Magazine des Pubs. L'automne arrivant à grands pas, le livret flashy semblait s'axer sur la nouvelle collection de fringues. Andrew avait le don pour appâter les chalands grâce à sa vitrine. Les Capitalians se ruaient dans sa boutique un jeudi sur deux pour échanger leur ancien catalogue avec le nouveau. Le reste du temps, comme aujourd'hui, un mardi soir, seize

heures trente, la librairie demeurait vide. Pour mon plus grand bonheur, je l'avouais.

Le carillon tinta et, instinctivement, je levai la tête vers la mezzanine, Andrew se trouvait rarement au rez-de-chaussée à cette heure-là. Accoudé à la balustrade en plastique naturel, il m'adressa un large sourire.

— Monte vite, Annaëlle, j'ai une surprise pour toi.

J'acquiesçai, ravie et enfin apaisée de me retrouver en ce lieu, le seul où je pouvais être moi-même, cette jeune fille de vingt et un ans passionnée de littérature, un peu triste, mais toujours souriante grâce aux livres.

Je passai devant la caisse impeccablement rangée, ce bureau surélevé où trônait une tablette, attendant le prochain client qui lui délivrerait son code et le montant des Crédits Loisirs de son achat. Le plus souvent, elle servait surtout à valider l'échange de l'ancien Magazine des Pubs contre le nouveau. Les rayonnages en étaient bourrés, d'ailleurs. Andrew gardait toujours un exemplaire en archive. Les romans (âgés pour la plupart d'au moins cent cinquante ans) ne se trouvaient pas au rez-de-chaussée, sous les doigts curieux et maladroits du Capitalian lambda. Non, pour accéder aux trésors d'Andrew, il fallait montrer sa curiosité intellectuelle et son intelligence. Sortir des sentiers battus, comme le clamait l'affichette de ma ruelle pavée.

Arrivée au fond de la boutique, je grimpai les marches d'un marron translucide absolument atroce. Les algues utilisées pour fabriquer le plastique n'étaient pas forcément traitées par lumière solaire avant leur emploi. Pourtant, à mon sens, la librairie aurait gagné en beauté s'ils avaient utilisé le joli vert bouteille ainsi obtenu pour la balustrade et les escaliers. Mais ils seraient moins passés inaperçus, et Andrew m'avait bien fait comprendre que la mezzanine restait réservée à une minuscule part de la population, à savoir, lui et moi.

Je me figeai en découvrant une troisième personne. Assise dans une des confortables causeuses, la femme d'une cinquantaine d'années me sourit chaleureusement. Elle se leva et me tendit une main assurée aux doigts potelés.

— Bonjour, Annaëlle.

Sa voix ferme et légèrement rauque ainsi que sa prestance m'impressionnèrent. Elle avait sans aucun doute l'habitude qu'on l'écoute et surtout, qu'on lui obéisse. Je hochai la tête, soudain timide. Sa poigne vigoureuse me confirma toutes mes impressions. Elle ne sembla pas se formaliser du début de moiteur de mes paumes.

Andrew prit place sur sa chaise de bureau, exceptionnellement montée du rez-de-chaussée, et m'invita d'un geste de la main à m'asseoir dans mon fauteuil préféré au tissu fleuri et râpé.

— Annaëlle, je te présente madame Buffonam.

Mes sourcils se froncèrent sous le coup de la réflexion. Je connaissais ce nom, tout comme ce visage ovale.

— Elle est une amie de longue date, reprit le libraire alors que la dame en question se crispait imperceptiblement.

Madame Buffonam se redressa et plongea son regard bleu polaire dans le mien.

— Andrew m'a parlé de toi et de ta...

— Vous êtes la ministre de l'Enseignement, coupai-je en m'avançant au bord de l'assise.

Elle esquissa un sourire un poil condescendant.

— En effet. Et je suis également directrice d'une école spéciale. C'est sous cette casquette-là que je me présente à toi aujourd'hui. Andrew m'a donc confié ta curiosité intellectuelle sans limites.

Elle insista sur la dernière phrase un peu froidement. On n'interrompait pas la ministre de l'Enseignement et directrice d'une école-pas-comme-les-autres. Je baissai un instant les yeux, prête à me soumettre pour en savoir davantage.

Une école spéciale. Mon pouls s'accéléra de convoitise. Ces simples mots fleuraient la liberté que



j'espérais depuis des années. Finis, les cours ennuyeux entourée d'idiots...

— L'École de l'Élite est réservée à de jeunes gens aux capacités intellectuelles plus poussées que la normale. Elle forme le gouvernement de demain, Annaëlle, et nous aimerions te compter parmi nous.

Je revins instantanément sur terre et plongeai à nouveau dans ses deux lacs glaciaux.

— Elle est secrète, insista-t-elle d'un ton sérieux. Avant de continuer cette conversation, tu dois me promettre de n'en parler à personne. Si tu acceptes de nous rejoindre, nous suivrons une procédure spécifique pour avertir tes parents. Est-ce clair ?

— Bien sûr.

Ma voix assurée masquait mon excitation et la pointe de stress qui m'étourdissaient. Elle était si directe. Si franche. Cela m'arrivait-il réellement ? C'était si soudain. Le gouvernement, rien que ça ?! Je n'avais jamais douté de ma supériorité intellectuelle sur les autres élèves, mais de là à les diriger un jour !

J'inspirai profondément avant de reprendre :

— Honnêtement, je n'ai personne à qui parler de ça. Mon seul ami est Andrew.

Madame Buffonam acquiesça, satisfaite de cette précision. Ledit ami m'offrit un clin d'œil discret avant de reporter son attention sur la ministre.

— Bien. Notre établissement est basé en périphérie de l'île. Tu logeras à l'internat avec les autres jeunes et suivras les mêmes cours qu'eux du lundi au vendredi. Le rythme est intense, crois-moi, tu n'as jamais été confrontée à cela dans ta vie. D'autant que tu devras rattraper ton retard, tu crouleras donc sous les devoirs.

— Les devoirs ?

— Ce sont des exercices ou des leçons à effectuer en dehors des heures de cours. Les premiers temps, tu y passeras certainement tous tes week-ends. Ce qui signifie que tu ne rentreras pas chez toi. Tu auras besoin des ressources disponibles à l'École, notamment celles de notre bibliothèque.

Ma bouche s'agrandit sous le coup de la stupeur et de l'émerveillement. Madame Buffonam l'ignorait, mais elle me décrivait le paradis. Mon paradis. Je pris conscience de mon sourire jusqu'aux oreilles à cet instant, alors que mon attention s'était tournée vers Andrew dans une supplication muette : qu'il me confirme que je ne rêvais pas. J'oubliai la mention de ce « retard » sur les autres élèves. Après tout, si l'Élite me recrutait maintenant, c'est qu'Elle me pensait capable de réussir ce défi.

— Vous avez d'autres bonnes nouvelles à m'annoncer ? demandai-je sans parvenir à effacer la joie de mon visage.

— Ne te fais pas d'illusions, Annaëlle. Ce dont je te parle va te demander beaucoup de sacrifices sur le long terme. Et une force mentale et physique à toute épreuve.

Fulgurante, une étincelle bleutée traversa ses iris. Je me figeai, ravalant ma gaieté. *C'était quoi, ça ?*

Mon corps se couvrit de frissons instinctifs, comme si un danger palpable se tenait devant moi. Mais Madame la Ministre demeurait telle quelle dans son tailleur bordeaux. Son impeccable carré blond n'avait pas bougé d'un millimètre.

— Je ne voulais pas te doucher de la sorte, s'excusa-t-elle. Mais je veux que tu gardes bien en tête ce qui t'attend.

Ses excuses sonnèrent faux. Elle me déstabilisait, à me balancer ces informations d'un coup. Elle paraissait être une personne chaleureuse, mais entourée d'un cocon froid. J'ignorai la soudaine torsion de mes intestins et me redressai droite sur mon vieux fauteuil.

— Je suis prête à endurer ça pour me sortir de ma vie actuelle, Madame Buffonam. Croyez-moi, je ne suis pas à ma place parmi les Capitalians.

— Je sais... Tu suivras un cours spécifique pour *cela* aussi.

La douceur de sa voix effaça cette sensation bizarre et mes interrogations naissantes suite à cette phrase sibylline.

— Une dernière chose, qui pourrait contribuer à t'éloigner de tes parents...

Ce point semblait lui tenir à cœur, comme si elle craignait que l'unique raison qui me fasse regretter mon choix se plaçât en leur personne. D'un regard déterminé, je l'encourageai à poursuivre.

— Le contenu des cours restera également secret.

De surprise, j'arquai un sourcil. Qu'étudiait-on dans cette école si spéciale ?

— L'École de l'Élite porte bien son nom, Annaëlle. Tu y apprendras des choses qu'aucun autre membre de la population ne doit savoir. Je sais que tout cela peut te paraître très flou, voire un peu dingue, enchaîna-t-elle avec sérieux, mais en tant que dirigeants de Capitalia, dernière survivante des Grandes Catastrophes, notre devoir est de protéger la race humaine.

Sa ferveur m'interpella. La directrice croyait avec force en son devoir. Assurément, elle se donnait à cent pour cent dans son rôle. Et elle me proposait à moi, simple lycéenne mineure, de rejoindre ce cercle très restreint ?

— J'accepte.

Mon cœur s'emballa en entendant ma voix déterminée rebondir contre les étagères de livres. À cet instant, alors que le regard bleu polaire de madame Buffonam me sondait, elle acquiesça brièvement.

— Andrew, la brochure s'il te plaît.

Je sursautai légèrement en me rappelant la présence de mon vieil ami, témoin silencieux de ce tournant décisif que prenait mon existence. Et c'était grâce à lui. À son petit mot dans cette ruelle secrète. À ses romans et à toutes nos discussions où il m'avait encouragée à creuser mes idées, à aller plus loin dans mes réflexions.

Je l'entendis remonter les escaliers, puis, arrivé à ma hauteur, il me tendit un dépliant. Du papier, rien que pour présenter l'École ? Assurément, l'établissement ne se prenait pas à la légère. Mais quoi de plus normal, lorsqu'on formait les futurs responsables de l'île ?

— Lis-le, Annaëlle, et ne dévoile *en aucun cas* les détails évoqués entre ces murs. Tout ce qui n'est pas explicitement noté dans ce dépliant ne doit pas être révélé à tes parents, est-ce clair ?

— Oui.

Woh ! Ça ne rigolait pas. Un frisson d'excitation dévala mon échine tandis que j'ouvrais la bouche pour poser *la* question essentielle. Elle me devança :

— Je passerai samedi en début d'après-midi pour recueillir l'assentiment de tes parents et répondre à leurs questions. Dimanche en fin de journée, tiens-toi prête pour ta nouvelle vie.

Je clignai des paupières pour retenir une larme de bonheur au moment où les iris de madame Buffonam flamboyèrent. Mes yeux s'écarquillèrent instantanément, trop tard. J'avais dû rêver, pour le coup, car le phénomène s'était déroulé encore plus vite que la première fois et ne m'avait pas provoqué le même frisson de peur. Une illusion d'optique à cause de l'eau noyant mes yeux, certainement.

Elle prit congé rapidement, Andrew la raccompagna. Je me levai d'un bond et arpentai la mezzanine de long en large, pleine d'énergie. Le vélux dispensait les tout derniers rayons du soleil. Cette rencontre avait traîné, je ne devais pas tarder à rentrer. Le ciel, d'un bleu sombre dilué, m'apparaissait infini. Les deux seules étoiles qui y brillaient me semblaient loin, et en même temps si proches... Comme cette École qui venait de faire basculer ma vie.

Une large main se posa sur mon épaule. Je me tournai vers son propriétaire et sautai dans les bras d'Andrew. D'une apparence plutôt mince, je découvris qu'il entretenait malgré tout son corps. Il me pressa tendrement contre lui.

— Merci, merci, merci... soufflai-je.

Jamais je n'avais été si reconnaissante. Les bouffées de joie pure succédaient aux vagues d'adrénaline.

— Profite bien, Annaëlle. Et repasse me voir avant de t'installer à l'École, nous n'aurons plus souvent l'occasion de nous reparler quand tu seras là-bas.

Je me reculai d'un pas en entendant son timbre triste.

— Je viendrai quand je rendrai visite à mes parents. Et puis, il y a les mails.

Son sourire bienveillant, mais pas dupe, me peina.

— L'École ne te laissera pas une minute et puis, tu verras, tu seras de plus en plus immergée dans cette bulle particulière...

La tristesse assombrit son doux regard.

— Tu y as été ? questionnai-je, curieuse.

Il n'en parlerait pas ainsi, en toute connaissance de cause, si ça n'avait pas été le cas.

— Oui, mais...

Il glissa une main soudain nerveuse dans ses cheveux grisonnants.

— Nous en parlerons la prochaine fois que tu viendras, d'accord ? Quand tu seras intégrée au sein de l'Élite, ça vaut mieux.

— Bien sûr. Secrets de dirigeants, n'est-ce pas ?

Il m'adressa un clin d'œil.

— À demain soir, Andrew, lançai-je, guillerette.

— Bon retour.

Je rentrai chez moi en pressant le pas, la brochure solidement serrée contre ma tablette. Avec tout cela, j'avais oublié d'emprunter un nouveau livre... mais pour une fois, j'étais certaine que cela ne me manquerait pas.



## Chapitre 3

Je me retournai une dernière fois vers le lycée, alors que mon père continuait d'avancer. Je n'y croyais pas encore. Je ne remettrais jamais les pieds dans cet établissement. Jamais. Le soulagement l'emportait largement sur mes autres émotions. Mon regard s'attarda sur la grille, déversant encore quelques élèves qui se précipitaient dans les bras de leurs parents ou s'adressaient des signes d'au revoir.

Comment seraient mes nouveaux camarades ? M'entendrais-je bien avec eux ? Je l'espérais de tout cœur. En fait, je n'avais jamais rien désiré aussi fort. Une amie, des rires et des confidences. Et... pourquoi pas un petit ami ? Des lèvres douces et un regard tendre.

— Annaëlle ?

Je rejoignis mon père. Mon sourire n'était plus aussi large, l'anxiété du départ se mêlait à ma joie.

— Tu n'es pas obligée d'y aller, tu sais, affirma-t-il en pressant mes doigts dans sa main chaude et large.

Contrite, je répondis brièvement à son étreinte avant de me détacher.

— J'attends ça depuis des années, papa. Je stresse juste un peu parce que pour la première fois de

ma vie, mon avenir me reste inconnu ! Et ça, normalement, ça n'arrive pas à Capitalia.

Jo baissa un instant ses grands yeux doux couleur chocolat.

— Tu es si malheureuse, avec nous ?

*Oui.*

— Pas malheureuse, mais... pas follement heureuse non plus.

Je repris notre marche pour pouvoir me concentrer sur la route au lieu de supporter la tristesse noyant son regard.

— Tu l'as bien constaté par toi-même, non ? insistai-je à voix basse.

Mes parents n'avaient pas du tout accepté l'idée que je poursuive mes études à l'École de l'Élite. Après avoir parcouru la brochure, tous les deux encore assis autour de la table du dîner, ma mère avait fondu en larmes tandis que mon père, en passant un bras autour de ses épaules, avait répondu un laconique : « Hors de question. »

J'avais baissé le son de la nouvelle télé, celle qui ne s'éteignait jamais, diffusant des images H24. J'avais laissé le temps à ma mère de se reprendre, admirant au passage à quel point mes parents s'avéraient soudés

avec leurs vingt-cinq années de vie commune. L'École de l'Élite m'offrirait peut-être cette possibilité : rencontrer une personne qui me conviendrait psychologiquement. Mais ce genre de détail n'était absolument pas à révéler maintenant. Gaby avait séché ses larmes et je m'étais lancée dans un argumentaire un brin suppliant par moments.

— Hum. Oui, bien sûr, nous remarquons ton mal-être chaque jour, ma puce. Mais tu as à peine dépassé la vingtaine. Tu as encore besoin de nous.

— Papa, je ne vous abandonne pas !

Mon éclat de voix se propagea dans l'allée droite et pailletée menant à notre maison. Je baissai d'un ton en continuant :

— Mon amour pour vous ne change pas, et d'ailleurs, il n'est pas question de ça dans ma prise de décision ! On parle de mon avenir, de ma vie. De mon bonheur. J'ai le droit de m'épanouir autant que vous, et tu sais que je n'y parviens pas au sein de Capitalia. L'Élite me conviendra mieux. Ou en tout cas, je veux essayer.

Jo ouvrit la porte d'entrée en gardant le silence. Ils ne pouvaient pas m'enfermer dans cette bulle pour préserver leur propre bien-être. Quand on aime une personne, on ne souhaite que son bonheur, même si

cela correspond à de la souffrance pour nous-mêmes, n'est-ce pas ?

Je demeurais convaincue d'une chose : mes parents m'aimaient.

\*

La voiturette s'éloigna à vitesse réduite de ma maison, ce foyer où j'avais passé plus de vingt ans de ma vie.

*Tu y reviendras le week-end, Annaëlle ! Un peu de courage, tu en as toujours rêvé !* songeai-je en ignorant le poids dans mon cœur.

Derrière cette porte de plastique algueux vert opaque, ma mère devait se presser contre le large torse de mon père. Pleuraient-ils encore ? Nos adieux avaient été si déchirants pour eux... Moi, je me sentais triste. Anxieuse, aussi. À présent que je vivais mon rêve, je me rendais compte de la dose de courage qu'il me fallait mobiliser pour m'éloigner de mes habitudes et de la protection parentale si sécurisantes.

Madame Buffonam tourna au coin de mon allée. Je me retournai vivement... trop tard.

— Tu te pliras à l'École de l'Élite, Annaëlle, ne t'inquiète pas.

J'acquiesçai en silence, pas certaine que le timbre de ma voix sortirait aussi assuré que le sien.

— Et puis, comme te l'a certainement expliqué Andrew, tu devrais bien t'entendre avec les jeunes qui y vivent déjà.

— Ils... commençai-je avant de m'éclaircir la voix. Ils sont au courant qu'une nouvelle débarque aujourd'hui ? Cela arrive souvent ?

— À vrai dire, tu es la deuxième de leur promotion. Mais Iris est arrivée parmi eux dès le début, lorsqu'ils avaient tous onze ou douze ans.

Sous le choc, je balbutiai :

— Ils se connaissent tous depuis neuf ans ? Et nous avons tous le même âge ?

— Vous avez tous entre vingt et vingt-trois ans, oui. Et ils sont très ouverts et curieux de t'accueillir. Ne t'inquiète pas. L'Élite est ta nouvelle famille.

Elle me lança un clin d'œil bienveillant à l'instant même où une brève rafale s'engouffrait par nos fenêtres ouvertes et étala ses cheveux blonds contre son visage. Mais j'aurais juré apercevoir cette étincelle bleutée si atypique. Je n'avais jamais remarqué ce détail chez quiconque. La pointe de panique qui me piquait le cœur était sûrement due à cela, d'ailleurs, mais je ne voulais pas me focaliser sur cette particularité de ma directrice, j'avais bien trop à faire avec la gestion de mon stress.

Je fixais les habitations des rues désertes de ce dimanche banal pour les Capitalians. L'heure de la gymnastique approchait, ils devaient installer leurs tapis devant le poste de télévision, se gavant de jingles en attendant les instructions de l'élu du jour. Chaque habitant, à partir de quinze ans, avait l'honneur de participer à deux spots publicitaires, une émission de cuisine et une de sport quotidien. Chacun notre tour, nous y passions tous. Pour moi, ça n'était pas encore arrivé (tant mieux !) et avec mon intégration dans l'Élite, j'espérais pouvoir faire une croix dessus.

Je soupirai d'aise et m'adosai confortablement au siège rembourré de la voiturette électrique. Penser au quotidien me sortait de la tête l'étrange regard de ma directrice et surtout, le chagrin de mes parents. Ma peur de l'inconnu diminuait à mesure que j'appréciais cette nouvelle expérience de me déplacer en roulant. Ne fournir aucun effort, quel luxe !

Nous quittâmes le centre pour traverser une zone d'entrepôts. Les imprimantes 3D et tout ce qui nous permettait de vivre décentement y étaient regroupés. Ici, pas de larges allées piétonnières, mais des routes spacieuses, toujours de ce même matériau pierreux et pailleté. Madame Buffonam emprunta un autre virage, puis une autre avenue, bordée de conteneurs, cette fois-ci. Jamais je n'avais eu à utiliser mon sens de l'orientation, je découvris aujourd'hui son pitoyable niveau. Je me sentais complètement perdue, alors que

j'avais vécu sur cette île toute ma vie... L'immense portail en... fer forgé coupa net mes réflexions.

Bouche bée, je le désignai de l'index alors qu'il s'ouvrait automatiquement.

— C'est... c'est...

— Il date d'avant les Grandes Catastrophes, oui. Comme presque tout ce que tu verras à partir de maintenant, informa-t-elle en s'engageant sur le chemin caillouteux.

Je passai la tête par la fenêtre pour le voir se refermer tout seul et admirer le magnifique travail de cette imposante pièce, tout en arabesques et surmontée de pics... pas très rassurants, je devais l'avouer !

De part et d'autre du portail s'élançait un muret de briques claires (sans paillettes !) qui devait m'arriver à la taille. Une barrière de fer forgé à tiges droites et spiralées par endroits se terminait en pointes. Difficile de pénétrer dans ce domaine, assurément ! En même temps, nous nous trouvions au cœur du futur pouvoir, les intrus n'y étaient certainement pas tolérés. Honnêtement, je voyais mal un petit malin ne serait-ce qu'avoir l'idée de tenter un coup pareil. Pas avec notre système juridique qui ne tolérait aucun écart.

La vitre de ma voisine émit un chuintement en remontant, ce qui me fit sursauter. Je me réinstallai à l'intérieur de l'habitable, légèrement honteuse de mon comportement curieux.

— Une tempête se prépare, affirma-t-elle en restant concentrée sur la route qui serpentait à travers la forêt.

La température chutait légèrement (normal en fin de journée) mais les bourrasques restaient faibles. Comment pouvait-elle affirmer cela avec autant d'aplomb ?

— Ah ? questionnai-je par politesse en m'accoudant une fois de plus à ma portière, le nez dehors.

J'inspirai à pleins poumons, sonnée par la richesse des fragrances que je percevais. Pour la première fois de ma vie, je me retrouvais parmi des arbres. En ce début d'automne, les feuilles rouge vif ou jaune d'or tourbillonnaient en un ballet incessant. La beauté du spectacle me coupait le souffle. Je ne distinguais pas la fin des troncs serrés les uns contre les autres et enveloppés de bosquets divers ou de lierre. La fragrance de l'humus m'emplissait de bien-être. L'unique petit parc de Capitalia ne m'avait jamais procuré autant de sensations et de paix intérieure. Mon cerveau s'en saturait, s'en délectait autant que possible. J'avais vécu toute ma vie en mode veille, je m'en rendais compte à cet instant. Les murs lisses, les matières synthétiques... Comment avais-je pu me développer dans un monde si pauvre en stimulations sensorielles ?

— Des animaux vivent-ils dans ce bois ?



Je n'en avais jamais vu en vrai. Mon unique expérience de contact avec une autre espèce se résumait à planter une fourchette dans une tranche de muscle ou de graisse. Et cela arrivait une fois par semaine.

— Oui, du petit gibier. Ce parc sauvage s'apparente à ce que nos anciens nommaient une réserve protégée, tu sais, ces espaces naturels où les animaux et les plantes pouvaient vivre en toute sérénité. Enfin, quand les hommes respectaient cette loi, évidemment.

La moue dédaigneuse de madame Buffonam m'apprit instantanément le fond de sa pensée. Elle n'appréciait pas nos ancêtres. Mais qui le pouvait, alors qu'à cause de leur avidité et de leur indifférence, nous vivions sur une île sans possibilité d'échappatoire ?